

ET SSI HIER... C'ETAIT DEMAIN ?

Comédie dramatique de Stéphane Titeca

créée en Mars 2000 par la cie les Saltimbanques

N° SACD 69564 75

Cette pièce n'est pas libre de droit
avant tout projet contactez la SACD

Du même auteur

Petites distributions

► 6 Mois chez ta mère !

Comédie Distribution 3H-2F

Résumé

Ils ont tout pour s'aimer, deux métiers valorisants, une adorable petites fille...ils décident de faire construire.. ! Hélas les travaux ne sont pas prêt à temps ...ils emménagent chez des beaux parents pour le moins hors du commun commence alors une longue et impossible cohabitation qui aurait pu se passer a peut près correctement si leur constructeur n'était pas très spécial....

► RTT

Comédie Distribution 0H-5F

Résumé

Cinq femmes prennent cinq jours de RTT pour aller sur la Côte d'Azur, pour consoler une d'entre-elle, Amélie, qui vient de se faire plaquer. Toutes différentes, ces femmes vont disserter pendant 1 h 20 des hommes et des crèmes amincissantes... Mais même si elles ne sont pas là pour ça, qui sait si elles ne tomberont pas amoureuses d'un de ces affreux hommes qu'elles semblent tant détester...

► Le Lit

Comédie Distribution modulable de 2H 2F à 4H 4F

Résumé

On passe la moitié de sa vie au lit et pourtant il y a si peu de pièces qui parlent de la vie d'un couple en le regardant au lit... Voilà donc cet oubli réparé. Cette suite de saynètes parfaitement modulables (de une heure 15 à 45 minutes) raconte la vie d'un couple de l'achat de leur premier lit, à la première dispute, au premier bébé, etc. Retrouvez la vie de Daniel, de Stéphanie et de leurs proches pour le meilleur et pour le rire...

► Maudit Barbecue

Comédie Distribution 1H-3F

Résumé

Quand la femme d'un couple qui n'en a plus que le nom décide d'inviter deux collègues de bureau a un barbecue d'été et que l'alcool coule a flot tout peut arriver... la soirée promet d'être longue et a rebondissements !

► La Liste

Comédie dramatique Distribution 5H-5F

Résumé

Camille Thibault, méprisé de tous, vit une petite vie ordinaire. Soudain, il découvre qu'il ne lui reste plus que quelques jours à vivre. Il décide alors de faire la liste de toutes les choses qu'il n'a jamais osé faire. Du rire aux larmes, mais avant tout du rire : cette comédie rythmée nous fait réfléchir sur la maladie. D'autres thèmes sont également abordés.

Grandes distributions

► Retour à l'envoyeur

Comédie Distribution 6H-6F

Résumé

Daniel est un éditeur comblé. Il a de l'argent, une famille, des maîtresses, des amis qu'il

méprise du succès sans lire les manuscrits... Bref, tout va bien pour lui. Mais un jour, tout se détraque et il se rend compte qu'il s'est perdu en chemin. Hélas, trop tard. A l'instant où il devient faible, il devient vulnérable...

► **Et SSi hier c'était demain...** *Comédie dramatique Distribution 8H-6F*
Résumé

Comédie dramatique qui raconte la vie quotidienne d'un petit bar de campagne de 1942 à la libération, dans ce bar se croise divers personnages, du collabo au résistant, du curé alcoolique à la none intégriste, du grand peintre juif bienfaiteur du village, aux allemands.

► **Le Bonheur ça n'arrive pas qu'aux autres** *Comédie Distribution 8H-7F*
Résumé

Une comédie historique et prolétaire. En 1958 une famille marxistes stalinistes purs et durs gagnent au loto... Quel va être leurs réactions, la mort du grand père qui coïncide avec ce gain inespéré est-elle une coïncidence, n'est-ce pas là leur conscience politique qui s'envole également. Une fable sur les ravages que faire l'argent et sur l'attitude de l'homme face à elle. Une comédie avant tout.

► **Délice en bouches** *Comédie Distribution 6H-7F*
Résumé

Une comédie policière qui va vous faire aimer le pâté, pastiche des policiers sérieux tous les personnages ont quelque chose à se reprocher: C'est l'histoire de l'assassinat d'une patronne d'une usine de pâté le délice en bouche... Devinez comment elle meurt ?

► **Du Rififi aux Alpes** *Comédie Distribution 2H-6F*
Résumé

Une comédie d'espionnage. La résumer est quasiment impossible tellement les intrigues se superposent, enfin essayons ! En pleine montagne pour Noël, le chalet alpage coupé du monde a été loué deux fois à une bourgeoise femme d'un riche industriel spécialisés dans les armes, son amie et sa bonne et un étrange magicien russe et son assistante venus les divertir. Mais il est également loué à une sympathique bande de jeune amis, est-ce bien une erreur, de toute façon pas moyen de joindre l'agence, il va falloir cohabiter. Tout à coup les deux mondes se rencontrent. Ainsi se superposent des histoires d'amour secrètes, au secrets de l'espionnage du contre espionnage, des agents doubles aux agents triples.

► **La terrible descendance du Pompier Bonoeil** *Comédie Distribution 4H-8F*
Résumé

Il s'agit de la vie dissolue d'une famille, celle du pompier Bonoeil, où l'amant de la mère est aussi celui de sa meilleure amie mais aussi le fiancé secret de la fille, où le père est débordé par sa belle mère qui habite chez lui et qui semble être à l'article de la mort mais qui occupe son temps à écrire des histoires coquine pour un journal qui se lit d'une main, etc.

► **Sauvons les apparences (et les pingouins d'Afrique du sud !)**

Comédie Distribution 7H-3F

Résumé

Diogène Galois, savant génial, invente une machine qui lit dans les pensées. Hélas, lors de la démonstration, elle se détraque et les âmes des personnages changent de corps : les espions, les hommes, les femmes, tout se mélange ! Quel plaisir de voir un macho dans le corps d'une femme enceinte. Quel plaisir également pour les comédiens de devoir jouer trois personnages dans la même pièce !

► **Projet x-23 Objectif Terre**

Comédie Distribution 10H-7F

Il y a des milliers d'années Les bigloutes (les hommes en martien) vivaient sur Mars, d'ailleurs ils appelaient cette planète la Terre. A force de ne pas respecter son environnement la planète s'est autodétruite détruisant l'ensemble de la biglounité (ah oui c'est humanité en martien) Quelques Bigloutes et Zouglettes (les femmes) purent se sauver sur le Xinocon fameux vaisseau spatial, à la recherche d'une planète d'accueil Mars (pour eux c'est à dire la terre pour nous) Si vous avez compris vous êtes très fort ! Pastiche de science fiction, c'est la première comédie de boulevard de l'espace.

<http://www.riretheatre.com>

auteur@riretheatre.com

Personnages :

Jean MICHOT : Patron du bar des Sports, il est mutilé de guerre. Sa femme Louisette l'aide à tenir ce petit bar de campagne, temple de la discussion laïque qui réunit tout le village. Il a une quarantaine d'années malgré son handicap (il lui manque un bras, il est défiguré, peut avoir quelques crises), il garde confiance en l'avenir.

Louisette MICHOT : Femme forte de caractère comme beaucoup de femmes de l'époque, elle doit suppléer aux faiblesses de son mari. D'origine alsacienne elle parle couramment l'allemand, ses origines lui laissent un léger accent, elle vit pour son fils et son café.

Vincent MICHOT : Jeune homme dans le vent, un peu rebelle, très extrémiste dans ses idées, passionné de jazz, c'est un passionné de lecture dont il s'inspire.

Samuel STEINBERG : C'est un vieux sage, respecté par tout le village dont il est le bienfaiteur, son avis fait autorité, il a toujours du temps pour rendre service, c'est un peintre très connu qui a fait la renommée et la richesse du village. Mais la sérénité et la sagesse ne protègent pas de tout lorsque l'on est juif en 40.

Sarah STEINBERG : Fille de Samuel. Jeune fille passionnée de Django REINHARDT, incorrigible romantique, elle a une relation particulièrement affectueuse avec son père qu'elle vénère.

Jeanne TALMENT : Veuve de guerre, elle vit dans l'espoir d'une revanche dans la haine du boche. Engagée dans la résistance, elle vit rapidement une double puis une triple vie. Elle doit en effet cacher son sexe pour pouvoir être écoutée dans le monde de la résistance et espérer être prise au sérieux.

Jacques PLANCHON : Brave garçon de ferme de 25 ans, très simple, très maladroit, tout le monde l'aime bien, il ne ferait pas de mal à une mouche ou alors pas exprès, il est travailleur et très franc, il est le sosie parfait du FeldKommandant SCHNITZER.

Ernest VON SCHNITZER : Chef de la Gestapo, il traque les résistants et les juifs. C'est le mal absolu. Cet homme est méchant,

perfide, sadique et pervers. Malgré sa nomination dans cette petite bourgade il est très écouté à Berlin surtout par son meilleur ami HIMMLER. Il ne fait confiance à personne, il est joué par le même acteur que PLANCHON.

Sigmund SCHULTZ : Lieutenant balourd, très intègre, ne se laisserait pas acheter ou alors contre un jambon.

Simone SEIGNER : Brave commerçante, charcutière membre de l'action française, elle est profondément antisémite sauf pour Samuel STEINBERG qu'elle connaît bien, elle est aussi germanophobe et s'enrichit grâce au marché noir.

Robert GROS : Curé de campagne à la religion un peu aléatoire. Il prêche plus souvent au Bar des Sports que dans son église. Personnage rabelaisien, grand amateur de vin, il n'est pas à l'abri « d'une crise de foi ». Il déteste les juifs qui ont tué le Christ, et ne dédaigne pas aider l'occupant.

Sœur Marie Béatrice : Cette sœur très proche du peuple est d'une grande ferveur. Elle gronde souvent Gros Robert pour son attitude peu orthodoxe. Marie Béatrice, elle, est mariée avec le Seigneur. Elle est favorable à un catholicisme pur et dur.

Charlotte TALMENT : Fille de Jeanne, très jolie. Jacques PLANCHON en est secrètement amoureux. Comme sa mère elle a été marquée par la guerre, comme sa mère elle prend une part active à la résistance quitte à utiliser tous ses charmes.

Monsieur K : Pseudo grand résistant et vrai grand balourd. Grand pont de la résistance qu'il faut préserver à tout prix.

ACTE I

La scène se passe dans un petit bistrot de campagne en 1942. Au fond, une radio distille une musique de Maurice CHEVALIER "Tout va très bien Madame la Marquise". La radio interrompt ses programmes, le Maréchal prend la parole, Louisette se lève et va éteindre.

SCÈNE I

Jean, Louisette, Samuel consomme avec Sarah.

SAMUEL : Vous réduisez au silence le Maréchal, Madame Louisette ?

LOUISETTE : Oh ce n'est pas moi mais Laval qui l'a fait bien avant ! Vous voulez l'écouter ?

SAMUEL : Surtout pas ! Vous savez ce qu'en pense un pauvre juif comme moi.

SARAH : Papa tais-toi, si on nous entendait !

SAMUEL : Ma chère petite, sais-tu que cela ne changerait rien, l'étoile que nous portons, comme une injure brodée au fil d'or, le rappelle à toute personne qui l'ignore encore.

LOUISETTE : Mais vous Monsieur Samuel, c'est différent après tout ce que vous avez fait pour le village.

JEAN : Ca ne change rien.

LOUISETTE : Jean !

SAMUEL : Votre mari a raison Madame Louisette, mes actes sont peu de chose, quand j'ai eu la faute de goût de naître juif.

LOUISETTE : Moi je continue à croire que vous ne risquez rien.

SAMUEL : C'est gentil, mais hélas, le vieux sage qui sommeille en moi sait qu'il ne peut dormir sur ses deux oreilles, même si maintenant certains se détachent du maréchal, le mal reste, s'amplifie même.

JEAN : On ne peut pas lutter contre le courant et puis les allemands...

LOUISETTE : Mais tais-toi donc, nous sommes en zone libre tout de même...

SAMUEL : Vous avez tort de l'interrompre Madame Louisettes, il a raison. Les allemands ne vont pas mettre au placard leurs lois raciales, patiemment élaborées depuis 1923, sous prétexte d'une pseudo-ligne de démarcation alors même, que les maîtres de l'Hôtel du Parc, loin de s'en offusquer, les relaient arguant d'une illusoire indépendance. Viendra le temps où il me faudra poser les pinceaux et prendre le chemin de l'exil.

LOUISETTE : Oh, Monsieur Samuel !

SAMUEL : Les épreuves de la vie nous enrichissent, nous construisent, nous mènent lentement à la sagesse. Je sens, je sais que cet îlot qu'est la zone libre est provisoire. Tant mieux si cela vous choque mais c'est ainsi. Je suis né en 1897, d'une famille modeste, non pratiquante, ma mère était goy. Je n'ai jamais cru en Dieu, j'ai voulu croire en l'humanité, j'ai vécu en voulant faire le bien autour de moi, en donnant mon temps aux autres. J'ai appris à ma fille à donner sans espoir de retour. Grâce à mes peintures et après que la vie m'ait repris celle que j'aimais, j'ai connu le succès et l'argent tardivement. J'ai fait profiter à tous de cet argent n'étant que peu attaché aux choses matérielles. Et pour conclure, voilà qu'à 45 ans je

me retrouve juif, affublé de toutes les tares de la terre, responsable direct de la débâcle de 40, alors même que j'ai demandé d'aller combattre malgré mon âge, montré du doigt et conspué par ceux même qui me trouvait hier un génie créateur. Qu'ai-je donc à attendre de cette société ? Dois-je croire qu'ils s'arrêteront là ? Non ! Viendra le temps où ils nous chasseront tous, je vous le dis. Voilà Madame Louisette, voilà ce qui rend sage.

LOUISETTE : Mais il faut être optimiste la guerre va finir un jour...
Ah te voilà toi ! (*Vincent entre*)

VINCENT: Bonjour Monsieur STEINBERG, bonjour Sarah.

SARAH : Bonjour Vincent (*ils restent face à face un instant, hésitent et se serrent la main*)

LOUISETTE : Où étais-tu encore fourré ? Tu sais bien qu'il faut que j'emmène ton père au dispensaire. Qui va tenir le zinc ?

VINCENT: Désolé M'man. Mais j'ai du ramener le Gros Robert, il avait un peu abusé du vin de messe, il avait du mal à retrouver le chemin du presbytère.

SAMUEL : Sacré curé ! Heureusement que votre seigneur lui pardonne tout. Je ne reste pas plus longtemps mon travail m'attend. Ne rentre pas trop tard Sarah.

LOUISETTE : Allez-y, allez-y, j'aime tellement les paysages que vous peignez, c'est à la fois triste, bucolique et plein d'espoir.

SAMUEL : Je peins ma vie, Madame Louisette, je peins ma vie. (*Il sort*)

LOUISETTE : Bon viens-tu Jean ?

JEAN : Je suis là. Tu t'occupes du bar Vincent. Du bar, compris ? (*Ils sortent*).

VINCENT: Oui, papa.

SCÈNE II

VINCENT, SARAH

SARAH : Tu crois qu'ils se doutent de quelque chose ?

VINCENT: De toute façon, il faudra bien leur dire un jour.

SARAH : Mais tout est tellement compliqué

VINCENT: Rien n'est compliqué, je t'aime et tu m'aimes, non ?

SARAH : Oui mais...

VINCENT: Et bien alors marions-nous. Cette comédie n'a que trop duré, cela fait plus de deux ans maintenant.

SARAH : Mais cette étoile, cette étoile !

VINCENT: Celle qui brille dans tes yeux ? Elle illumine ma vie, le reste n'est que poussière.

SARAH : Tu fais l'autruche mais nous ne sommes pas seuls, il y a des gens dehors qui...

VINCENT: Je ne veux pas entendre ce discours, on surmontera tout ça, on est plus fort que ça, je n'en peux plus de me cacher.

SARAH : Mais songes-tu que si tu m'épouses, si tu me fais un enfant, il sera juif ?

VINCENT: Et alors, ce sera le plus beau cadeau que tu puisses me faire.

SARAH : Pour toi ça ne fait pas de différence, mais la vie n'est pas un conte philosophique, Candide. L'Eldorado n'existe pas et les autres sont là... Taisons-nous !

SCÈNE III

Les mêmes, SIMONE puis JACQUES

SIMONE : Bonjour la compagnie, c'est toi qui tiens la boutique, Vincent ?

VINCENT: Oui, Madame SEIGNER.

SIMONE : Mets moi un ballon alors. *(Il la sert, elle donne un ticket).*
Tes parents reviennent bientôt, j'ai une affaire à leur proposer.

VINCENT: Ils sont au dispensaire, ils ne devraient pas tarder.

SARAH : Bien, je dois y aller, au revoir Madame. *(Elle sort)*

SIMONE : Ah ! L'air devient plus respirable. On la tolère parce que c'est la fille de son père, mais quand même. Tiens voilà l'ahuri. *(Jacques entre).*

JACQUES : Bonjour, un ballon de rouge, y fait soif par le fait. *(Vincent le sert, il se jette sur son verre, commence à boire et le renverse).* Ah, j'suis désolé par le fait *(il veut prendre seul, le torchon pour nettoyer, tire dessus et fait tomber cinq ou six verres qui étaient en train de sécher sur le torchon sur le zinc).* Oh j'suis vraiment désolé. J'vais chercher le balai par le fait.

VINCENT: Il a l'habitude. *(Jacques va vers le bar, se penche sous le bar pour prendre le balai en se relevant il s'assomme).* Ca va Jacques ?

JACQUES : Oui, oui ça va par le fait. *(le balai à la main, il titube jusqu'au centre de la pièce en manquant de donner un coup à Vincent et Simone, il va pour ramasser le verre mais échappe le balai en voulant le reprendre, il marche dessus fait levier et s'assomme à*

nouveau, cette fois-ci il tourne sur lui-même et s'écroule en renversant une table).

SIMONE : Il est en forme aujourd'hui.

VINCENT: Et ça encore c'est rien ! Hier en voulant remonter une pendule comtoise, il est monté sur une échelle, a perdu l'équilibre, il est tombé, l'échelle le suivant de très près et finissant sa course sur son appendice nasal.

SIMONE : Et bien !!

VINCENT: Ce n'est pas tout. Lorsqu'il l'a prise sur le nez, la douleur et un geste de colère, probablement, l'on fait renvoyer cette malheureuse échelle vers le haut. Cette dernière obéissant sagement à la loi de la pesanteur est revenue l'embrasser une seconde fois. Cette fois ci ayant compris le processus...

SIMONE : Un miracle !

VINCENT: Oui enfin ayant compris, dis-je, il la pousse à terre sur le côté et en se relevant, il se prend les pieds dedans, trébuche et va heurter de la tête la comtoise. Groggy il tombe, pensant le calvaire terminé. Mais la comtoise ébranlée dans ses convictions et surtout par le choc obéit elle aussi à la théorie de Newton. Finissant sa course en lieu et place de l'échelle sur l'appendice nasal du suscité.

SIMONE : Et bien, il a peut être la tête vide mais en tout cas elle est dure.

VINCENT: Tâchons de le réanimer. *(Il prend un verre plein d'eau qu'il jette sur Jacques, qui se relève).*

JACQUES : Bonjour, un ballon de rouge y fait soif par le fait.

SIMONE (à Vincent): Il ne se souvient de rien comme d'habitude. *(Vincent le sert, Jacques prend le verre commence à boire, l'échappe, Vincent se précipite).*

VINCENT: Je vais le ramasser.

JACQUES : Je suis désolé, c'est bizarre ça m'arrive tout le temps.

SIMONE : Tu es peut être un peu maladroit... par le fait.

JACQUES : Non, j'veux dire ça m'arrive tout le temps que l'on m'aide à ramasser.

VINCENT: C'est parce qu'on t'aime bien, c'est parce qu'on t'aime bien Jacques.

JACQUES : Moi, aussi j'vous aime, c'est gentil. J'étais venu d'la part de M'sieur le curé qui m'a demandé de... *(un temps)* Ben v'là que j'm'en rappelle plus par le fait. Bon ben j'va y r'tourner, je boirais plus tard *(Il se dirige vers la sortie, ouvre la porte sans regarder et se cogne dedans, titube, s'écroule sur Charlotte et Jeanne TALMENT qui entrent)*. Oh Mam'zelle Charlotte que vous êtes belle et ben habillée aujourd'hui. Quel plaisir de vous voir !

SCÈNE IV

Les mêmes, CHARLOTTE et JACQUES

CHARLOTTE : Bonjour Jacques.

JACQUES : J'suis tellement content de vous voir. *(Il recule en la regardant, ne voit pas la chaise trébuche et fait une pirouette en arrière et se relève très vite, en se secouant il renverse la table)*. Ah ben j'suis désolé par le fait. *(à part à Vincent)*. Quand j'la vois je perds tous mes moyens.

SIMONE : Jacques, tu ne devais pas y aller.

JACQUES : Ben si. J'y vais *(il se recogne dans la porte et sort)*.

SIMONE : Bon, j'y vais aussi, Vincent n'oublie pas de faire la commission. Dis lui que je repasserai.

VINCENT: Oui, oui.

JEANNE : *(bas à Charlotte).* Encore une histoire de marché noir. Y'en a que ça ne gêne pas beaucoup la guerre, faut dire que ça n'a jamais été le genre à vendre de la viande kasher. J'aime encore mieux que ton père ne soit plus là pour voir ça.

CHARLOTTE : Maman, chut !

JEANNE : Tu as raison, il vaut mieux ne pas se faire remarquer avant l'opération de ce soir.

CHARLOTTE : Oui, nous...

JEANNE : Nous ? Je ne veux pas que tu m'accompagnes. Si jamais je me fais prendre je veux être seule, Monsieur K est le chef du réseau. Son voyage en Angleterre va permettre de le faire connaître à Londres. Mais avant ça, je dois lui faire passer la ligne de démarcation.

CHARLOTTE : Justement, il va falloir que tu la passes deux fois, à l'aller et au retour, je voudrais être avec toi.

JEANNE : Ecoute. Ton père a donné sa vie sur le Chemin des Dames. Ce n'est pas pour multiplier les risques et que nous nous fassions prendre toutes les deux. Si je tombe, tu pourras suivre mes pas. Mais pour l'instant, tu restes en retrait.

CHARLOTTE : Mais Maman...

JEANNE : Chut, allons-y maintenant. Louissette est absente, cela ne sert à rien de rester là pour l'instant. *(pendant toute la scène, Vincent a nettoyé les catastrophes de Jacques et a remis en état la pièce. Jeanne se lève pour sortir).*

VINCENT: Vous ne voulez rien boire.

JEANNE : Non, mon petit je voulais voir ta mère, nous repasserons.
(*Elles sortent*)

SCÈNE V

Vincent puis Gros Robert, Sœur Marie Béatrice

VINCENT: Ils sont décidément très demandés les parents aujourd'hui, mais ça ne fait pas marcher le commerce (*Robert arrive*). Ah, voilà le curé ! Les affaires reprennent. Bonjour, vous allez mieux ?

GROS ROBERT : Ah mon fils comme tu es bon. Le Seigneur a en effet bien voulu me redonner mes esprits, c'est cette chaleur. Décidément quel mois d'Août. Comme il est dit dans le septième verset de l'évangile selon Pierre, Quando Augustus Calorae, Rectum trempae et slipum detritus.

VINCENT: Vous savez... moi le latin !

GROS ROBERT : Quel dommage ! Mais c'est la voix du seigneur, lorsqu'il s'adresse à ses ouailles. Linguae latinum per cretinus est. Bon, sers moi donc un verre, j'ai épuisé tout le vin de messe.

VINCENT: Mon père vous avez un ticket ou de l'argent ? Car vous avez une note importante, vous savez !

GROS ROBERT : Sacrilège, mon fils ! Brebis égarée ! Tu oses douter de la parole du Seigneur, mécréant, tu me feras trois Paters, deux Avés et un Dubonnet.

VINCENT: Mais...

GROS ROBERT : Veux tu finir en enfer ? Le Seigneur à l'heure du jugement dernier reconnaît ses enfants et il reconnaîtra celui qui a péché. Jésus dit aux apôtres : buvez du Dubonnet, ceci est mon sang. Veux tu priver le berger du Seigneur du sang du Christ ? Laisse moi communier. Dieu te le rendra !

VINCENT: D'accord, mais vous verrez ça avec ma mère.

GROS ROBERT : Alléluia, Bibere Dubonnetus est bonus per tonus. (*Il boit d'un trait*) Bis repetita placent.

VINCENT: Je n'entends pas le latin.

GROS ROBERT : Quel ignare, mon enfant, écoute la voix du Seigneur. (*Sœur Marie Béatrice entre*)

SŒUR MARIE BEATRICE : Père Robert, n'avez vous pas honte ? Croyez-vous que dans cette période de pénurie et de désastre moral, il faille tromper la vigilance d'un jeune homme honnête, pour s'adonner au vice de la boisson ?

GROS ROBERT : Mais ma sœur. (*Tout penaud*) Bibere Dubonnetus est bonus per tonus.

SŒUR MARIE BEATRICE : Il suffit ! Le Maréchal est en train de reconstruire un ordre moral dans cette nation exsangue, qui s'est laissée aveugler par l'esprit de jouissance de la gueuse, c'est à nous serviteurs du Seigneur de montrer la voie.

GROS ROBERT : Mais ma sœur...

SŒUR MARIE BEATRICE : Réfléchissez à vos actes ce soir dans votre cellule, confiez-vous au Seigneur.

GROS ROBERT : Ma sœur, je...

SŒUR MARIE BEATRICE : Plus un mot ou j'en référerais à Monseigneur Pince.

GROS ROBERT : Non, s'il vous plaît, pas Monseigneur, je vais rentrer pour songer à cela. (*Il sort*)

SŒUR MARIE BEATRICE : Je suis désolée mon petit.

VINCENT : Oh, vous savez j'ai l'habitude !

SŒUR MARIE BEATRICE : Je vais payer pour lui.

VINCENT : Il nous doit beaucoup vous savez.

SŒUR MARIE BEATRICE : Ce n'est pas grave.

VINCENT : Bon alors. (*Il sort un cahier*) Il a consommé 18 Dubonnet, 27 ballons de rouges, 12 de blancs.

SŒUR MARIE BEATRICE : Tout ça en un mois ?

VINCENT : Non, depuis le début de la semaine.

SŒUR MARIE BEATRICE : Mais nous sommes mardi ! (*Elle règle*)

SCÈNE VI

Les mêmes, JEAN et LOUISETTE

LOUISETTE : Bonjour, ma sœur

SŒUR MARIE BEATRICE : Bonjour, mon enfant, bien je me sauve. Ça va Monsieur Jean ?

JEAN : Oui sauf que j'ai des absences parfois.

SŒUR MARIE BEATRICE : C'est terrible !

JEAN : C'est à cause de ces fichues tranchées que je suis comme ça et tout ça pour rien.

SŒUR MARIE BEATRICE : Le Seigneur a voulu, vous imposer cette épreuve pour éprouver votre foi.

JEAN : Oui ben à propos de foie, le père Robert y ferait bien de faire attention au sien, car il ne suce pas que des glaçons et au rythme où il consomme il ne va tarder à être convoqué par son patron.

SŒUR MARIE BEATRICE : Ne parlez pas de malheur. (*Elle se signe*) Si Monseigneur Pince entendait ça.

JEAN : Non, plus haut.

SŒUR MARIE BEATRICE : Comment ?

LOUISETTE : Il veut dire le supérieur hiérarchique de Monseigneur.

SŒUR MARIE BEATRICE : Vous voulez dire Pie XII ?

JEAN : Elle est bouchée ou quoi ?

VINCENT: Justement elle est nonne.

LOUISETTE : Oh je vous interdis !

SŒUR MARIE BEATRICE : Le pauvre Robert il a un bon fond....

VINCENT: D'armagnac.

SŒUR MARIE BEATRICE : C'est tellement dommage, je vais aller prier pour son salut. Que la nuit vous soit douce, le Seigneur est avec vous.

LOUISETTE : Et avec votre Esprit.

JEAN : Alléluia !

VINCENT: Bon, je vais l'accompagner, les rues ne sont pas sûres.

LOUISETTE : C'est bien mon fils, c'est bientôt le couvre-feu.

SCÈNE VII

JEAN, LOUISETTE puis SIMONE

LOUISETTE : Quelle journée. Tu ne peux pas te tenir devant Sœur Marie Béatrice. Qu'est-ce que t'as besoin de parler de Gros Robert ?

JEAN : Tu sais bien ce que je pense des curés, ils s'engraissent sur la misère, la crédulité. La meilleure façon de devenir athée, c'est de fréquenter le clergé. La seule fonction utile de l'église s'est de sonner les heures.

LOUISETTE : Jean, tu exagères Dieu entend tout !

JEAN : Tu crois qu'il m'a entendu en 14 dans les tranchées lorsqu'on a été gazés ? Tu crois qu'il nous entend maintenant que la France est occupée ? Que ce traître de Laval déclare : « Je souhaite la victoire de l'Allemagne ». (*Il commence une crise, se met à trembler baver sur son siège*)

LOUISETTE : Calme-toi, calme-toi, voilà, voilà. (*Simone entre*)

SIMONE : Il a une crise ?

LOUISETTE : Ça se termine, il va être muet pendant plusieurs minutes maintenant.

SIMONE : Salaud de boches, c'est de leur faute. Eux et les juifs, il faudrait les exterminer. Mais je ne suis pas là pour ça. J'ai un cochon entier je le tue demain. Ça t'intéresse ?

LOUISETTE : Oui, mais reviens demain, il faut que je le couche, là.

SIMONE : A demain, bon courage (*elle sort, Louisettes empoigne Jean vers la sortie pour l'emmener au lit, tout à coup comme si de rien n'était*)

JEAN : Je ne peux pas croire que ce salaud de Laval ait dit ça.

LOUISETTE : Calme-toi, calme-toi. (*la fin de la scène est jouée des coulisses*)

JEAN : J'ai tout donné en 14.

LOUISETTE : Mais oui, mais oui.

SCÈNE VIII

GROS ROBERT, JACQUES visiblement éméchés

GROS ROBERT : Oh là aubergiste, il y a personnus ?

JACQUES : Ben non Monsieur le curé, faudrait peut être qu'on y aille par le fait.

GROS ROBERT : Après ce que j'ai vu, ce que j'ai vu. Oh si ma mère avait su que je verrais ça, j'aurais préféré me faire curé que de voir ça.

JACQUES : Ben vous êtes curé, Monsieur le Curé.

GROS ROBERT : Oh oui c'est vrai c'est ça je suis curé, Seigneur je suis là, là, là (*Il chante*) Plus près de toi plus près de toi (*Jacques se prend au jeu chante, ils chantent tout deux à tue-tête, et tente de battre le rythme mais renverse une table*) Oh c'est un signus.

JACQUES : J'adore cette chanson, c'est tellement rythmé par le fait.

GROS ROBERT : C'est un chant de communion avec le Tout Puissant.

JACQUES : Ah c'est bien, c'est quoi l'autre que vous chantez tout le temps, que j'aime bien aussi ?

GROS ROBERT : Tu m'as donné la main Seigneur ?

JACQUES : Non, non celle qui dit qu'on est tous de la même famille, la nôtre, la nôtre.

GROS ROBERT : Euh...

JACQUES : Mais si, ah ! Ça y est j'me souviens ! Il est des nôtres, il est des nôtres.

GROS ROBERT : Oui enfin, c'est différent mais suffit, rappelle-toi pourquoi nous sommes là. C'est le doigt de Dieu qui nous a placé là pour voir ce que l'on a vu.

JACQUES : Ah bon ?

GROS ROBERT : Oh oui, oh pécheur, tu as péché, péché.

JACQUES : Ben non samedi, je n'ai rien pris par le fait.

GROS ROBERT : Tais-toi ignare, ce n'est pas de la pêche dont je parle.

JACQUES : Ah bon c'est qu'avec vous c'est dur de suivre.

GROS ROBERT : Tu aurais du mal à suivre un âne.

JACQUES : Ben ma foi oui ! Ça court vite un âne par le fait.

GROS ROBERT : J'ai vu, va, véarum, curus véarum péchum. J'ai vu le diable en face, Vadé rétro Satan. Ce Vincent qui embrassait cette petite verrue...

JACQUES : Oh non, j crois qu'il embrassait Sarah !

GROS ROBERT : Voilà Sarah cette fille de Judas, elle a tué le Christ, le sais -tu Jacques ?

JACQUES : Ah bon, c'est elle ?

GROS ROBERT : Oui, elle et toute sa race de suppôts de Satan et j'ai vu Vincent, ce brave garçon, succomber à ses charmes trompeurs. Gaulus del garconus prohibare et la femella judent.

JACQUES : Ah oui, y sont mignons tous les deux, par le fait.

GROS ROBERT : Non mécréant, c'est horrible.

JACQUES : Vous savez ...moi le grec.

GROS ROBERT : Faut prévenir ses parents, sa pauvre mère.

JACQUES : Ben c'est-à-dire qu'y sont pas là, par le fait.

GROS ROBERT : Oui nous reviendrons demain. Il ne faut pas que les enfants s'égarant dans les pièges de Satan.

JACQUES : Oh oui, surtout qu'il mord drôlement.

GROS ROBERT : Qui ça ?

JACQUES : Ben Satan, le chien loup de M'dame Simone.

GROS ROBERT : Mais non c'est Sultan, allez viens (*Ils sortent*)

SCÈNE IX

Monsieur K, JEANNE déguisée en homme, puis l'homme au vélo

JEANNE : C'est ici, je connais. Personne, je le savais, je crois qu'on les a semés, il faut être prudent.

MONSIEUR K : Vous avez raison J. Mon voyage en Angleterre est primordial. Si je devais disparaître lors cette mission, vous deviendriez responsable du secteur, vous l'êtes déjà pendant mon absence.

JEANNE : Je saurais m'en montrer digne, K.

MONSIEUR K : Il va falloir tenir les hommes, c'est pourquoi je vous ai demandé de vous travestir.

JEANNE : Cette moustache me pique terriblement.

MONSIEUR K : Tâchez de vous conduire comme un homme. Les agents de liaison ne doivent pas connaître votre véritable sexe, ils ne l'accepteraient pas.

JEANNE : Ma fille insiste pour rentrer dans le réseau.

MONSIEUR K : Qu'elle vienne avec nous, nous avons besoin de tous, laissez vos angoisses de mère de côté. Du bruit, filons, ce sont des gendarmes.

JEANNE : Vite par là, tenez prenez cette bicyclette (*Ils sortent, empruntent un vélo posé sur le bord de la fenêtre, un homme entre*)

L'HOMME AU VELO : Oh ben non alors, ils m'ont volé mon vélo.

SCÈNE X

SARAH, VINCENT

VINCENT: Viens dépêche-toi le couvre-feu est dépassé depuis plus d'une demi-heure.

SARAH : Qu'est-ce qu'on va devenir ? Le curé était comme fou.

VINCENT: Je vais essayer de lui parler demain. De toute façon je n'en pouvais plus de me cacher, tu sais ton père dit toujours qu'un homme ne peut dissimuler sa vraie valeur que derrière ses défauts. C'est ce que je fais, je te dissimule à cause de l'hypocrisie ambiante.

SARAH : Il dit aussi que le bonheur est un effet de contraste, peut être que c'est demain qu'on apprendra qu'on a été heureux ce soir.

VINCENT: Que veux-tu dire ?

SARAH : Simplement que tant qu'on n'a pas connu le malheur on ne sait pas ce que c'est que le bonheur. Lorsque tout sera su, on risque d'avoir tellement de problèmes que...

VINCENT: Chut (*il pose un doigt sur ses lèvres, il va derrière le bar, il sort un disque, le met sur le gramophone, la musique de Django Reinhardt: Nuage retentit, ils commencent à danser*). Viens. Demain est un autre jour. (*toujours en dansant*) Profitons de l'instant... De

tes yeux... De ta peau... De tes lèvres (*ils s'embrassent langoureusement*)

SARAH : Tu as raison, viens emmène-moi dans ta chambre.

VINCENT: Tu es sûre, on voulait attendre.

SARAH : Viens !

VINCENT: Je ne veux pas te forcer.

SARAH : Chut (*elle pose un doigt sur ses lèvres*). Viens ce soir c'est déjà demain.

NOIR

La musique de REINHARDT continue à être jouée puis un grand bruit l'interrompt, bruits de marche au pas, enfin les actualités annoncent l'envahissement de la zone sud.

ACTE II

SCÈNE I

Jean, Louisette, Vincent

JEAN : Pour la dernière fois, je ne veux plus en entendre parler ?

VINCENT: Mais Papa, je l'aime !

LOUISETTE : Ecoute ton père, il a raison ce n'est pas raisonnable.

VINCENT: Mais justement, qu'est-ce qui est raisonnable ? L'amour ce n'est pas raisonnable, l'amour raisonnable c'est l'amitié, c'est ce qu'il reste après des années de routine...

LOUISETTE : Tu devrais cesser de lire tes livres, ils te montent à la tête.

VINCENT: La beauté de l'amour c'est la fougue, c'est ce sentiment irraisonnable qui bouleverse tout et qui poussent deux êtres à s'approcher malgré tout

JEAN : Non ça, ce sont les hormones, ne confond pas !

LOUISETTE : Crois-tu qu'il faille que tu étales cette liaison au grand jour maintenant ? Maintenant que nous sommes, nous aussi, occupés, que les soldats allemands sont partout.

JEAN : Mais qu'est ce qu'on a fait pour que tu nous fasses ça, pourquoi nous ?

VINCENT: Papa, maman...

LOUISETTE (*l'interrompant*) : Ecoute ça te passera quand j'étais jeune moi aussi j'ai été follement amoureuse mais...

VINCENT: Tu as rencontré papa !

LOUISETTE : Oui (*se reprenant*) non, Ecoute la vie ce n'est pas un roman

VINCENT: Une vie qui n'est pas vécue telle, ne mérite pas d'être vécue.

JEAN : Maintenant ça suffit tu veux vivre ta vie comme un roman, alors écoute si je te revois ou si j'apprends que tu es avec cette fille...

VINCENT: Maudit curé !

LOUISETTE : Tu n'as pas honte de dire ça, heureusement qu'il nous en a parlé.

JEAN : Si tu vois encore cette fille, je signe ton papier pour la relève et tu pars travailler en Allemagne.

LOUISETTE : Ne te braque pas mon petit il y a plein d'autres filles... Des filles normales

JEAN : Tu ne vas pas gâcher toute ta vie pour une fille. Vis pour toi on ne vit que pour soi...

VINCENT: Tu veux que je sois égoïste c'est ça ? Mais quand on aime on n'est plus égoïste. On a tous en soi une part d'égoïsme. Mais aimer c'est vivre pour l'autre, c'est réfréner cet égoïsme pour construire quelque chose de meilleur qu'une petite vie pour soi. Aimer l'autre c'est s'aimer un peu moins soi-même. C'est vouloir que l'autre soit heureux de t'aimer en retour, et être aimé c'est voir le meilleur de soi dans l'iris de l'autre.

LOUISETTE : Tu es ridicule, laisse donc ton prêt à penser, tout droit sorti de tes lectures stupides, et vois la vérité en face.

JEAN : Tu n'a pas le choix : toutes les cartes sont entre nos mains, c'est la société qui veut ça. Ou tu l'oublies ou c'est l'Allemagne !

VINCENT: Je m'enfuirai.

JEAN : Et tu seras repris par les Allemands et je te dénoncerais s'il le faut, tu n'as pas le choix : oublie la.

VINCENT: Mais c'est impossible. Tu es infect ! Tu aurais mieux fait d'y rester dans les tranchées. Tu y as laissé tout ce qui était bon en toi. (*Il sort*)

LOUISETTE : Tu n'as pas été un peu dur ?

JEAN : Si, mais tu sais bien que c'est pour son bien, il va gâcher son avenir. Il me déteste tu sais !

LOUISETTE (*lui prenant le bras*): Mais non, il est juste un peu remonté.

JEAN : Quelle vie de chien, je l'aime tellement. Cela fait mal au cœur d'en arriver là.

LOUISETTE : Je sais, je sais, mais c'est pour son bien. Calme toi voilà du monde.

SCÈNE II

Louisettes, Jean, Simone puis Schnitzer et Schultz, Robert

SIMONE : Ah Louisettes, j'ai une nouvelle formidable. J'ai reçu vingt litres de Pernod.

LOUISETTE : Du Pernod ? Mais c'est interdit depuis 1941.

SIMONE : Justement, c'est une affaire unique, je l'ai récupéré à la suite d'une rafle chez un youpin. C'est du bénéfice pur.

JEAN : Je préfère monter. Ça me dégoûte.

LOUISETTE : Mais Jean enfin !

SIMONE : Laisse, j'ai l'habitude. N'empêche que sans des personnes comme moi on crèverait tous de faim, pendant que les youtres s'engraissent.

JEAN : Comme Samuel qui a donné tout sa fortune et tout son temps au village.

SIMONE : Lui c'est pas pareil c'est un bon juif on le connaît.

JEAN : Bien sûr ! (*il sort*)

SIMONE : Alors ça t'intéresse. (*elle sort une bouteille de son cabas*)

LOUISETTE : Ca dépend du prix (*Schnitzer et Schutlz entrent*)

SCHNITZER : Ah, ah, ah petite Madame marché noir, voilà une Fraulein qui va devoir faire une déposition à la FeldKommandantur

SCHULTZ : Ja, Herr Schnitzer vous êtes si fort, Mein FeldKommandant.

SIMONE : Vous vous trompez.

SCHNITZER : Pas du tout, c'est vous qui vous trompez. Ça va changer ici, fini le marché noir, fini les propos anti-allemands, fini tout ça. Je vais nettoyer le village de fond en comble.

SIMONE : Oh je suis désolée, peut être que l'on peut s'arranger j'ai...

SCHNITZER : (*Qui la gifle très violemment*) Pas d'arrangement, Schultz conduisez-là à la Kommandantur et faites-la interner pour le camp de Drancy.

SCHULTZ : Mais Mein...

SCHNITZER : Ne discutez pas Schultz, ou je téléphone à Berlin à mon ami HIMMLER, qui vous trouvera sûrement une affectation sur le front de l'Est.

SCHULTZ : Ja, Mein FeldKommandant !

SCHNITZER : Il va marcher au pas, ce village, je vous le dis.

SIMONE : Mais ce n'est pas possible c'est injuste !

SCHNITZER (*qui lui donne un violent coup de pied dans les côtes, qui dégaine et arme son revolver*): Plus un mot, je n'ai encore tué personne aujourd'hui. (*il la tire par les cheveux et la tient en joue*). Veux tu être la première?... Allez Schultz, emmenez-la! (*Schultz l'emmène, Robert entre*)

GROS ROBERT : Ah Seigneur que se passe-t-il ? Ah Herr Schnitzer, Guten Tag.

SCHNITZER : Ah vous voilà Robert, qu'avez-vous d'autre à m'apprendre ?

GROS ROBERT : Moi, Mon dieu, non. Chutus scrotum, sinus problemus per me.

SCHNITZER : Was ?

GROS ROBERT : Latinum linguae cretinus est.

SCHNITZER : Was ?

GROS ROBERT : Verboten parlarem aux autrem sinom, Das problemus et vicairus Kaput

SCHNITZER : Ach So ! (*A part*) Quel abruti !

GROS ROBERT (*A part*): Il a compris, ça fait plaisir de se sentir apprécié.

SCHNITZER : Venons en à notre affaire petite Madame. Marché noir verboten. Compris donnez-moi cette bouteille.

GROS ROBERT (*qui réalise, puis hurle*): Oh ! (*un long temps*) Oh ! (*même jeu*) Oh mon Dieu merci vous m'avez exaucé ! Du pastis, on en trouve plus depuis près de deux ans.

SCHNITZER : Ja, das ist verboten.

GROS ROBERT : Dans la genèse Livre IV, le Seigneur a dit : « Désormais la femme enfantera dans la douleur. Tu devras boire et manger pour survivre. Si les temps sont durs prie, prie beaucoup et

bois du Pernod. ». Mes frères prions ensemble le Seigneur nous a fait un signe. Allez, priez, baissez la tête (*Louissette s'exécute, et Gros Robert force Schnitzer à baisser la tête*). Fermez vos yeux, écoutez dans le recueillement le message du Seigneur (*lorsqu'ils ont fermé les yeux, il prend la bouteille et se sert. En même temps il récite*) Pater Noster qui es in caelis Sanctificetur nomem tium fiat vonlontas tua sicut in caelo et in terra, et la Pernod. La Pernod es bonus para tonus. (*Il boit cul sec*) Amen !

SCHNITZER : Ach So, je comprends mieux. Prenez cette bouteille, je ferme les yeux. Maintenant vous deux vous me devez quelque chose, n'est ce pas ? Je m'en souviendrai. (*Il sort*)

GROS ROBERT : Bon, je vais aller prier pour la multiplication des Pernods. (*Il sort*)

LOUISETTE : Je l'ai échappé belle.

SCÈNE III

Louissette, puis Jeanne, Charlotte, puis Jacques

JEANNE : Bon allons ici, (*elles se mettent à une table, à Louissette*) Bonjour, deux ersatz de café. Maintenant, nous sommes tranquilles. L'arrestation de Monsieur K a été une catastrophe pour le réseau. Mais j'ai appris le mois dernier qu'il est détenu ici, il faut le libérer.

CHARLOTTE : Oui mais comment ? Tu as une tactique ?

JEANNE : Mieux, j'ai un plan. Sans la coupe de cheveux ce Schnitzer ressemble comme deux gouttes d'eau à Jacques.

CHARLOTTE : J'avais remarqué on croirait voir la même personne.

JEANNE : A nous de convaincre Jacques de prendre sa place.

CHARLOTTE : Tu es folle !

JEANNE : Ce n'est pas la panacée, mais bon... Et puis je sais qu'à toi il ne refusera rien. Je crois qu'il est un peu piqué.

CHARLOTTE : Pour être piqué, il est piqué !

JEANNE : Je veux dire qu'il en pince un peu pour toi.

CHARLOTTE : J'avais compris, et c'est pour ça que tu as voulu que l'on vienne ici pour le rencontrer.

JEANNE : Tu as tout compris. Quelle chance le voilà ! (*Jacques entre*)

JACQUES : Ah Mame Talment. Vous m'avez demandé de venir par le fait ?

CHARLOTTE (*A Jeanne*): Quelle chance n'est ce pas !

JACQUES : Mam'zelle Charlotte, laissez moi vous regarder là que vous êtes belle (*Il se recule pour la regarder, se prend les pieds dans une chaise, déséquilibré, il cherche un appui sur la table voisine et se renverse un pichet d'eau sur la tête*) Ah pardon, pardon, je vais ramasser.

TOUS : Non.

JACQUES : Vous êtes gentille, si gentille avec moi par le fait.

JEANNE : Asseyez-vous Jacques.

JACQUES : Oui Mame. (*Il s'assoit et glisse de la chaise*) J'suis désolé je ne sais pas ce que j'ai aujourd'hui, c'est peut être un peu de fatigue, je suis tout déséquilibré.

CHARLOTTE : (*A Part*) Ça pour être déséquilibré...

JACQUES : J'espère que je ne suis pas malade comme René, mon copain René. Il a le cancer. Que voulez-vous M'dame Talment par le fait ?

JEANNE : En fait, je vous ai menti, c'est Charlotte qui voulait vous voir pour vous demander quelque chose. Je vous laisse tranquilles.
(Elle va pour sortir)

CHARLOTTE : Oh non ! Maman.

JEANNE : Je sais ce que tu vas me dire ma chérie. Ne me remercie pas. *(Elle sort)*

CHARLOTTE : Je n'en avais pas l'intention !

JACQUES : Vous voulez me parler à moi, Mam'zelle Charlotte, à moi, j'en tombe à la renverse.

LOUISETTE : *(au bar)* Ça changera ! Si vous avez besoin de quelque chose, je suis à la réserve, rappelez-moi. *(Elle sort)*

CHARLOTTE : Voilà, Monsieur Planchon...

JACQUES : Appelez-moi Jacques.

CHARLOTTE : Voilà, Jacques je vous apprécie beaucoup et j'aurais un petit quelque chose à vous demander.

JACQUES : Vous m'appréciez beaucoup, ben diable ! Oh ! Pardon M'sieur le curé *(se signant n'importe comment)*. Si j'avais cru ça. Ben diable ! C'est que moi aussi je vous apprécie drôlement Mam'zelle

CHARLOTTE : J'ai besoin d'aide Monsieur Planchon.

JACQUES : Appelez moi Jacques, c'est d'accord.

CHARLOTTE : C'est un travail difficile, il ne faudra en parler à personne même pas à confesse.

JACQUES : Oh ! Ben moi, vous savez j'y vais jamais à confesse. M'sieur le curé dit que je n'en ai pas besoin, que je suis un innocent.

CHARLOTTE : Ecoutez, il s'agit de faire semblant d'être quelqu'un d'autre, pour faire une surprise.

JACQUES : Chic alors, j'aime ça les surprises.

CHARLOTTE : Il va falloir vous couper les cheveux ; ça ne vous dérange pas ?

JACQUES : Pas du tout, les cheveux ça va, ça vient par le fait.

CHARLOTTE : Vous parlez allemand ?

JACQUES : Ben ! Ma foi oui, par le fait. C'est en 16, je m'suis fait un ami dans les tranchées. En fait, ç'était pas dans les tranchées, en réalité je m'suis blessé tout seul, un accident bête et on m'a dit d'aller à l'infirmierie. Moi j'ai pas tout compris et puis y avait ces gazs ; on n'y voyait qu'goutte. Je m'suis un peu perdu. J'ai marché longtemps et enfin, j'ai vu une tente avec une croix rouge, et moi j'suis pas bête j'ai tout de suite compris que c'était l'infirmierie. Après j'ai été fait prisonnier et j'ai sympathisé avec un gardien.

CHARLOTTE : Vous avez été fait prisonnier dans vos lignes ?

JACQUES : Diantre non ! Je m'suis fait soigner à l'infirmierie allemande. Faut dire j'aurais du me douter qu'ils étaient allemands par rapport à ce que je comprenais rien à ce qu'ils disaient.

CHARLOTTE : Mais maintenant vous parlez allemand ?

JACQUES : Ben, ma foi oui par le fait. Notez qu'avec toutes ces histoires de guerre, c'est drôlement pratique.

CHARLOTTE : Bon, venez avec moi Jacques, je vais tout vous expliquer.

SCÈNE IV

Sarah, Samuel, puis Louissette, puis Charlotte

Sarah et Samuel qui entrent

SAMUEL : Il y a personne, attendons les là.

SARAH : Oh papa, j'ai peur !

SAMUEL : Ma fille, il faut affronter ses peurs, tu ne peux pas tourner le dos à la réalité. Ecoute ton cœur et ta raison, confronte-les. Ton seul juge, ce n'est pas l'autre, c'est toi.

SARAH : Je sais papa, mais ces gens me détestent.

SAMUEL : Tu fais encore erreur ma fille, ils ont peur c'est tout. Vois tu ce qui arrive quand on n'affronte pas ses peurs.

SARAH : Papa, tu es si bon.

SAMUEL : J'essaye d'être juste. La situation est certes difficile, mais pas inextricable, je pense qu'en temps normal Jean et Louissette ne s'opposeraient pas....

SARAH : Oui, mais il y a la guerre et les allemands. Les attaques sont chaque jour plus précises.

SAMUEL : Je sais, c'est pour cela que nous partons, que nous allons nous cacher. Ce n'est pas une attitude très digne, mais l'orgueil c'est la richesse des faibles. La fuite n'est pas indigne.

SARAH : Je sais mais Vincent...

SAMUEL : Je sais, tu l'aimes, tu ne vis que pour lui. Tu as en toi ce sentiment diffus et insondable, qui te bouleverse. Tu ressens cette chaleur irraisonnable quand tu le vois. Tu l'aimes, ma fille, tu l'aimes !

SARAH : Oh !oui, papa !

SAMUEL : Et bien si tu l'aimes ainsi, peu importe quelques mois de séparation, vos retrouvailles n'en seront que plus joyeuses. Il y a bientôt quinze ans que ta mère nous a quitté, elle est toujours présente dans mon cœur, c'est toujours elle qui me donne le souffle de

la vie. Chaque fois que mes paupières se ferment, c'est son sourire et son visage que je vois. Je vis dans la lumière de son souvenir.

SARAH : Elle me manque tellement.

SAMUEL : Je sais, ma fille, et je sais aussi que tu crois insurmontable la séparation, même provisoire, avec ton Vincent. Je le sais. Mais crois-en mon expérience d'homme, ce n'est pas insurmontable car ce n'est que provisoire.

SARAH : Tu as sûrement raison papa, il faut nous protéger.

SAMUEL : Expliquons cela à Louisette et à Jean.

SARAH : Je pourrai tout dire à Vincent, tout lui expliquer.

SAMUEL : Tout ou, presque tout, si tu lui disais la vérité exacte, il perdrait la tête. Mieux vaut qu'il ne sache pas tout de suite ce que tu m'as confié tout à l'heure. J'entends du bruit, voilà sûrement Louisette et Jean, laisse-moi parler. (*Louisette entre*)

LOUISETTE : Vous êtes là Monsieur Samuel et toi aussi Sarah.

SARAH : Bonjour Madame.

LOUISETTE : Vous n'êtes pas raisonnable de sortir en plein jour. Vous savez que les allemands...

SAMUEL : Nous savons Madame Louisette, nous savons.

LOUISETTE : Sarah, tu dois comprendre ce n'est pas contre toi. Mais par les temps qui courent...

SARAH : Mon père m'a parlé, je sais Madame Louisette.

LOUISETTE : Monsieur Samuel, vous savez que je n'ai rien contre les... contre vous. Mais Vincent est si fougueux et puis vous êtes encore jeunes, il y a d'autres garçons.

SARAH : Oui, Madame mais...

SAMUEL : N'en parlons plus ! Peut être qu'après la guerre ?..

LOUISETTE : Oui voilà, après la guerre.

SAMUEL : Et puis quelque chose me dit qu'il y a une chose entre eux qui va les réunir de toute façon.

LOUISETTE : Si vous le dites, Monsieur Samuel.

SAMUEL : Oui, écoutez il faudrait que nous en parlions calmement avec votre mari. Il s'agit de ne pas juger sans savoir. Sarah et Vincent ont ... *(Charlotte entre en trombe dans la pièce)*

CHARLOTTE : Ah, vous êtes là, je vous cherchais partout Monsieur Steinberg. Venez vite, vous avez été dénoncés. Schnitzer vous cherche, il est à côté.

LOUISETTE : Oh, mon Dieu !

SARAH : Oh, Papa !

SAMUEL : Calme toi ma petite.

SARAH : Allons nous en !

SAMUEL : Réfléchissons. Si nous avons été dénoncés et qu'il est à côté rien ne sert de fuir. Il faut trouver une astuce. Madame Louisette, vous avez de la place dans la réserve ?

LOUISETTE : Oui, mais c'est très petit.

SAMUEL : Vas-y Sarah cache-toi, je reviendrai te chercher. Si vous êtes d'accord, Madame Louisette ?

LOUISETTE : Bien sûr.

SARAH : Et toi, papa viens.

SAMUEL : Non, c'est trop petit. Et puis si nous disparaissions tous les deux, ils vont fouiller le bar. Il vaut mieux que je reste ici, je leur dirai que tu es partie en pension. Je trouverai...

SARAH : Mais...

SAMUEL : Chut ! *(Il pose un doigt sur ses lèvres)* Fais-moi confiance, ils veulent encore me demander mes papiers. Allez, pars ma fille, sois

tranquille, pars. (*Ils s'embrassent*) Allez vite, prends soin de toi, surtout maintenant, je t'aime mon ange.

SARAH : Moi aussi papa, je t'aime.

SAMUEL : Alors vas-y, je reviens vous chercher tous les deux tout de suite. (*Sarah et Louissette sortent*)

CHARLOTTE : Il faut fuir, il faut vraiment fuir. Ils vont vous emprisonner.

SAMUEL : Tu es courageuse, Charlotte, mais il est trop tard pour fuir, je les entends.

CHARLOTTE : Mais si je me faisais passer pour votre fille ? Après tout ils ne la connaissent pas et moi non plus. Je mets son manteau, elle l'a oublié.

SAMUEL : Oublie cela, c'est trop risqué. Et cache ce manteau !

CHARLOTTE : Mais il sera facile de vérifier ma véritable identité une fois là-bas, et il sera trop tard.

SAMUEL : Charlotte, je ne sais pas où je vais aller ni, quand je vais revenir. C'est trop risqué, je... (*Schnitzer et Schultz rentrent*)

SCÈNE V

Les mêmes, Schnitzer, Schultz

SCHULTZ : Ceci est un contrôle, papieren Bitte.

SCHNITZER : Tiens voici, Monsieur Steinberg. Savez qu'il est interdit aux juifs de pénétrer dans les établissements publics ?

SAMUEL : Je vous prie de m'excuser, je ne fais que passer.

SCHNITZER : Foutaises ! (*Il le gifle*) Votre fille ?

CHARLOTTE : Oui ?

SAMUEL : Non. *(Ils parlent tout les deux en même temps)*

SCHNITZER : Ah ! Ah ! Très bien, je vois que, contrairement à ce qu'on dit votre sens de la famille n'est pas très développé.

SAMUEL : Cette fillette est à moitié folle, ne l'écoutez pas. Ma fille est partie en pension à Menton

SCHNITZER : Ach so ! Ah ! Ah ! J'adore ça. J'adore ça. *(Tout à coup il se retourne brusquement et gifle extrêmement violemment Samuel, qui sous l'effet du choc tombe à terre)* Alors Monsieur Steinberg, on renie sa fille, on se moque d'un officier allemand ?

SAMUEL : Je vous en conjure écoutez-moi ! Charlotte ne fait pas l'idiot, tu vois bien de quoi ils sont capables. Dis leur qui tu es réellement.

CHARLOTTE : Papa, je ne comprends pas pourquoi me rejettes-tu ?

SCHNITZER : Oh !comme c'est touchant !

SCHULTZ : Ja Mein Kommandant, j'en suis tout ému !

SCHNITZER : La ferme Schutlz ! *(Il donne un grand coup dans les côtes de Steinberg)* Père indigne tu ne la mérites pas !

SAMUEL : Non, écoutez-moi, regardez dans le manteau de ma fille, il y a sa carte d'identité, je suis ici pour ça. Elle est partie hier à Menton et elle a oublié sa carte et son manteau ici. Regardez la photo, cette fille n'est pas ma fille.

SCHNITZER : Schultz, le manteau ?

SCHULTZ : Ja woll, Mein Kommandant.

SCHNITZER : *(qui regarde la photo)* Ah ! Ah ! *(S'approchant de Charlotte, très doux)* Alors ma petite *(Il lui caresse le visage)* Tu as voulu aider un ami ? Mais ce n'est pas bien de mentir à un officier allemand. Tu m'as fait beaucoup de peine, va je te pardonne. *(Il fait*

mine de s'en aller, puis se retourne et la gifle violemment, elle tombe à terre, il dégaine son arme et la tient en joue) Je devrais te tuer pour ça mais j'ai mieux à faire. Schultz, fouillez-moi ce bar pendant que je m'occupe de Steinberg. (A Charlotte) Toi disparais avant que je ne change d'avis. (Elle sort, Schnitzer sort en tirant Steinberg. Schultz est seul un instant, il regarde à droite à gauche commence à fouiller, regarde derrière le comptoir)

SCÈNE VI

Schultz, Gros Robert puis Marie Béatrice

SCHULTZ (*Schultz qui a vu quelque chose et qui lui parle derrière le comptoir*): Ah ! Ah ! Que faites-vous là ? Venez je vais vous interroger. (*Il tend son oreille, puis avec le bras, il sort une bouteille de rouge qu'il fait mine d'écouter*). Comment vous ne voulez rien dire ? J'ai les moyens de vous faire parler (*Il sort un tire-bouchon*) Et là, vous allez parler. (*Il débouche la bouteille, le bruit du bouchon attire Gros Robert qui entre*)

GROS ROBERT : Seigneur je t'ai entendu, Ah ! C'est vous Schultz ?

SCHULTZ : Ja, Euh ! Je fouille le bar.

GROS ROBERT : Pauvre brebis égarée, laissez moi vous guider, Servez donc un verre au serviteur du seigneur qui a grand soif.

SCHULTZ : Ach So !

GROS ROBERT : Que le Seigneur soit avec vous (*Ils trinquent*)

SCHULTZ : Quel beau pays que la France où le vin rouge n'est pas importé.

GROS ROBERT : Oui, mais en Allemagne, il y a de la bière et du vin blanc.

SCHULTZ : Ach So ! Le vin blanc (*Ils boivent leurs verres cul-sec et se resservent aussitôt*)

GROS ROBERT : J'aurais rêvé de tenir un bar ...

SCHULTZ : Moi aussi et comment en êtes-vous arrivé là ?

GROS ROBERT : Le manque de chance : la révélation à douze ans. Mais je ne me plains pas c'est un métier tranquille. On connaît toutes les petites histoires de tout le monde, on boit un coup à la messe, on nous apprend le latin, y a l'uniforme et puis le Seigneur est avec nous. Au fait vous avez attrapé Steinberg ?

SCHULTZ : Ah, oui merci pour le coup de main.

GROS ROBERT : Le Seigneur a guidé mes pas. (*Ils boivent leurs verres cul-sec et se resservent aussitôt*) Et vous l'armée ?

SCHULTZ : Moi aussi, pour l'uniforme, ça aide pour les filles.

GROS ROBERT : Moi pas trop.

SCHULTZ : Je suis désolé. En fait, moi, c'est l'inverse : je croyais en rien. Ça été dur, mais maintenant c'est plus calme. Et puis j'aime la France, ses vins, ses apéritifs, ses fromages, ses vins.

GROS ROBERT : Allez, à la nôtre ! (*Ils boivent leurs verres cul-sec et se resservent aussitôt, Marie Béatrice entre*)

SŒUR MARIE BEATRICE : Robert vous n'avez pas honte, encore ici.

GROS ROBERT : Oh ! Nom de Dieu !

SŒUR MARIE BEATRICE : Comment ?

GROS ROBERT : Euhhh ! In nomen deus rex ?

SŒUR MARIE BEATRICE : Cette fois-ci vous êtes allé trop loin Mon seigneur en sera informé.

GROS ROBERT : Bibere Bordeaurus est bonus per tonus.

SCHULTZ : Calmez-vous Fraulein, je lui avais ordonné.

SŒUR MARIE BEATRICE : Je ne sais ce que vous lui avez dit, ni ce que Herr Schnitzer lui a dit, mais je trouve inadmissible qu'il soit encore ici plutôt qu'au presbytère.

SCHULTZ : Et bien Fraulein...

SŒUR MARIE BEATRICE : De toute façon, je viens de voir Herr Schnitzer à l'instant, il arrive voir ce que vous faites.

SCHULTZ : Ja, Mein Fraulein (*Il recommence à fouiller*)

SCÈNE VII

Les mêmes, Jacques, Charlotte et Schnitzer

Jacques entre avec Charlotte il est déguisé en Schnitzer

JACQUES : Alors Schultz ?

SCHULTZ : Ja Herr Kommandant, je cherche... (*Désignant Charlotte*) Vous avez changé d'avis pour cette petite peste ?

JACQUES : Was ?

SCHULTZ : Cette petite menteuse !

JACQUES : Oh, dites, faut pas lui parler comme ça par le fait (*Charlotte lui donne un grand coup de coude*) Ach So, compris Schultz, elle va m'aider à retrouver cette petite Steinberg.

SŒUR MARIE BEATRICE : (*à Robert*) Vous êtes encore là ? Dans ce lieu de perdition ?

GROS ROBERT : Et bien ma sœur...

JACQUES : J'espère que vous avez bien compris Schultz ?

SCHULTZ : Ja woll !

SŒUR MARIE BEATRICE : Allez, au presbytère compris ?

GROS ROBERT : Ja, woll, euh oui ma sœur (*Il sort*)

SŒUR MARIE BEATRICE : Laissez-moi vous aider Herr Schnitzer, je connais la maison. Hélas ! Pardonne moi Seigneur !

JACQUES : Ja, venez Schultz, vous n'aurez qu'à finir ce verre, par le fait, puis allez à la Kommandantur, je vais fouiller moi-même cet endroit avec eux. (*Ils sortent à cour*)

SCHULTZ : Ja woll, Mein Kommandant (*Seul*) Finir ce verre... Ben ça alors profitons en. (*Il se ressert*) Finalement il n'est pas si peau de vache que ça. (*Schnitzer entre*)

SCHNITZER : Qui ça Schultz ?

SCHULTZ : Hein, (*il regarde les deux sorties puis son verre*) Ja Mein Kommandant.

SCHNITZER : Que faites vous là avachi Schultz ? Je vous ai donné un ordre.

SCHULTZ : Ja ! (*Il va pour sortir*)

SCHNITZER : Vous vous fichez de moi Schultz ?

SCHULTZ : Vous m'avez dit d'aller à la Kommandantur.

SCHNITZER : Imbécile et la juive, fouillez ce bar et que je ne vous y reprenne pas. (*Il sort au fond*)

SCHULTZ : Ja, je comprends rien. (*Il va vers cour, Jacques et Marie Béatrice entrent du même côté*)

JACQUES : Alors Schultz, je ne vous ai pas donné un ordre ?

SCHULTZ : Ja, woll ! (*à part*) Il est tout le temps sur mon dos, j'ai l'impression qu'il en sort de partout. Quel ordre, vous m'avez donné ?

JACQUES : Ce n'est pas possible ! (*Dans l'énervement, il tend le bras renverse un verre, part en avant, glisse et chute à terre.*)

SŒUR MARIE BEATRICE : Laisse je ramasse.

SCHULTZ : Ca va Herr Kommandant ?

JACQUES : Sabotage ! Sabotage !

SCHULTZ : Je cherche, je cherche, je vais la trouver cette juive !

JACQUES : C'est pas vrai, il est belou par le fait, je vous ai dit que je m'en occupe, allez vous en !

SCHULTZ : Ja Herr Kommandant ! (*A part*) Il est bon le vin français, mais il fatigue les yeux. (*Il sort*)

SCÈNE VIII

Les mêmes, Jacques, Charlotte et Schnitzer

SŒUR MARIE BEATRICE : Vous pouvez venir, il est parti.

SARAH : Oh, merci à tous.

CHARLOTTE : Bravo, Jacques !

JACQUES : Ben, si je peux rendre service, ben ça alors, c'est une drôle de surprise par le fait.

SŒUR MARIE BEATRICE : Le Seigneur guide les simples d'esprit.

CHARLOTTE : Merci pour votre aide Sœur Marie Béatrice, je ne sais pas si on y serait arrivé sans vous.

SARAH : Et mon père ?

CHARLOTTE : Il a été pris hélas, il s'est sacrifié pour toi mais il va être sûrement relâché bientôt.

SARAH : Oh papa. (*Elle pleure*)

SŒUR MARIE BEATRICE : Viens ma petite, viens avec moi, viens au couvent en attendant.

SARAH : Merci, ma sœur.

CHARLOTTE : Bien je vais aller raconter tout cela à ma mère ; qu'elle le dise à Monsieur K.

LOUISETTE : je viens avec toi. *(Sarah émet un cri de douleur)*

SŒUR MARIE BEATRICE : Qu'y a t-il ?

SARAH : Rien une douleur au ventre.

SŒUR MARIE BEATRICE : Allons-y ne traînons pas ici ; mieux vaut filer avant que Schnitzer ne comprenne ce qui s'est passé. *(Ils sortent, un chant traditionnel juif retentit)*

SCÈNE IX

Vincent

VINCENT: Personne. Oh non, alors c'était vrai. Le curé avait raison, ils ont été emmenés, ils ont été dénoncés. Sarah où es-tu Sarah ? Tout cela, c'est la faute de mon père, il me l'avait dit qu'il la dénoncerait. Qu'est ce qu'il me reste ? Qu'est ce qu'il me reste ? Je suis seul, mes parents refusent celle que j'aime. Ils m'ont trahi, elle est partie, arrêtée, déportée, qu'est-ce qu'il me reste ? Je suis seul, si seul, je ne peux avoir confiance en personne. Papa, pourquoi as-tu fait ça ? Tu n'as rien compris, elle était toute ma vie. *(Il va au comptoir, prend un crayon, un papier, une musique retentit, il s'attable la lumière baisse peu à peu)* Qu'est ce qu'il me reste ? *(En écrivant, puis noir. Un temps)*

SCÈNE X

Sarah en nonne

SARAH : Vincent ? Tu es là Vincent ? Pourquoi fait-il si noir ici ? Vincent ? Ah voilà la lumière. *(Elle allume, le corps de Vincent se balance au bout d'une corde, elle pousse un cri d'effroi)* Vincent, Vincent c'est pas possible ? *(Elle tente de le décrocher)* Pourquoi tu as fait ça ? Réponds moi, réponds-moi. *(Elle le gifle)* Pourquoi ? Pourquoi maintenant ? Pourquoi tu nous as fait ça à nous Vincent ? J'aurais dû te le dire, tu n'étais pas seul, nous étions trois, Vincent tu as fait un orphelin.

(Noir, musique : « chant des déportés »)

ET la suite ça vous intéresse ?

Facile demandez là

auteur@riretheatre.com

ou 06 99 68 97 66

